

Claude Habib étudie la généalogie et les ressorts actuels de l'idée de tolérance à la lumière de son double : l'aversion

Supportez-vous les uns les autres !

FLORENT GEORGESCO

Mangez votre sandwich à deux mains : vous passerez pour un souillon aux yeux d'une partie de la planète, qui réserve la main gauche aux « basses besognes ». Retenez vos larmes à l'enterrement de votre grand-mère, au lieu de pousser des cris déchirants : vous passerez pour un insensible ailleurs. « Plus sur Terre il y a d'hommes, plus il y a d'exaspération », écrivait Henri Michaux, cité par Claude Habib à la fin de *Comment peut-on être tolérant ?*, saisissant tour d'horizon des différentes raisons de ne pas supporter son prochain.

Ou, si l'on préfère, plongée dans l'art de le supporter quand même. Un art qui, selon la professeure à Paris-III, spécialiste de la littérature et de la pensée du XVIII^e siècle, définit mieux la tolérance que l'idée plus facile d'une bonne dis-

On peut seulement regretter que Claude Habib schématise parfois la réalité de l'islam en prêtant aux « musulmans » en général telle ou telle position intolérante

position à l'égard de tout ce qui bouge. On ne choisit pas ses réputation. On les surmonte, jusqu'à nouvel ordre. « La tolérance n'est pas une disposition morale pour s'entendre, mais faute de s'entendre. » Elle n'est pas le contraire de l'aversion, elle l'inclut comme sa « matière première » – « ce sur quoi il faut qu'elle s'exerce ».

Aussi Claude Habib lui fait-elle traverser, du XVII^e siècle à aujourd'hui, une série d'étapes qui sont autant de pièges tendus à la

bonne volonté. En rappelant, d'abord, que la tolérance est « la dernière venue des vertus », apparue en tant que telle « après l'expérience désastreuse des guerres de religion », dont elle procède comme le vaccin procède de la maladie. De sorte que, lorsque Pierre Bayle (1647-1706) et John Locke (1632-1704), dans leurs traités respectifs *De la tolérance*, élaborent la notion, ils en font une arme de guerre contre la puissance écrasante de l'Église catholique. Elle est chez eux, puis dans la pensée des Lumières, un concept par opposition, qui maintient ce qu'il combat : il n'existerait pas sans cette lutte.

Apostasie

Dans le contexte qu'affrontent Bayle et Locke, le mal – la violence contre la liberté de conscience – tient en effet à l'usage qui est fait de la foi, nullement à l'essence de cette dernière. Or un usage, cela se civilise. La tolérance est une vertu éducatrice, qui, comme l'éducation, n'a pas de terme. Les croyants eux-mêmes, dans les sociétés libérales nées des Lumières, ont peu à peu transformé leur manière de considérer leur propre foi, en admettant un absolu « subjectif et mobile » qui réside « dans le rapport du sujet à la vérité – ou ce qu'il tient pour telle ».

Mais l'aversion et la haine persistent et se déplacent. Claude Habib insiste beaucoup sur la présence, récente en France à cette échelle, de l'islam, dont elle fait un facteur de réinstauration de l'affrontement originel entre la tolérance et la religion. Elle traite ce point avec mesure et ne saurait être accusée sans mauvaise foi de montrer, précisément, de l'intolérance. Certains aspects des mœurs musulmanes suscitent chez elle de l'aversion, tel le port du voile, qu'elle perçoit comme une provocation à l'égard des femmes non voilées : quelle meilleure occasion de vérifier la solidité de son concept de tolérance en surmontant cette aversion ?



John Locke. AKG/DE AGOSTINI PICT.LIB.

On peut seulement regretter que Claude Habib schématise parfois la réalité de l'islam, en prêtant aux « musulmans » en général telle ou telle position intolérante, comme le fait de tenir l'apostasie pour un « crime ». Elle ne voit pas, d'une part, que ces questions font l'objet, parmi les théologiens musulmans, de désaccords insolubles, et d'autre part que le processus d'adaptation de la foi à une société ouverte, qu'elle a analysé à propos des chrétiens, se produit également chez une majorité de musulmans vivant en France, comme l'établit, par exemple, l'enquête conduite en 2016 par l'Institut Montaigne (« Un islam français est possible »).

Escouade d'ennemis

Cette enquête, et l'évidence, montrent aussi, bien sûr, qu'une partie importante de ces musulmans (28% selon l'Institut Montaigne) place la foi au-dessus des règles libérales de la vie en société. Claude Habib a raison, à cet égard, de concevoir des limites à la tolérance, en déplaçant le curseur du voile à la violence : on ne doit pas surmonter son aversion contre celui qui veut vous détruire – « il est de la dernière imprudence de tolérer le cheval de Troie ». Mais à parler des musulmans comme d'un

ensemble unifié, on finit par croire que tout cheval contient son escouade d'ennemis, ce qui n'est pas bien malin non plus. Claude Habib forge ici des concepts qui pourraient parfois s'employer mieux, en particulier si elle analysait davantage la montée tous azimuts de la haine dans une société qui n'est pas déchirée que par les conflits religieux.

L'apport de cet essai stimulant n'en est pas moins net. En renouvelant, par l'aversion, l'angle d'attaque sur un sujet rebattu, il lui administre, en quelque sorte, un choc électrique : voici la tolérance soudain plus vive, plus remuante, redevenue apte à épouser les mouvements de la vie. Si la tolérance n'est pas cette dialectique de l'impulsion nerveuse et du désir de paix, elle se réduit au rêve stérile d'une humanité meilleure, transfigurée par miracle. Il s'agit de lui redonner corps, ici et maintenant, face aux difficultés concrètes de la vie sociale, opération que Claude Habib mène avec brio et rectitude. Il y a toujours des reproches à faire aux livres qui apportent du neuf, et c'est encore leur rendre hommage de dire qu'ils pouvaient aller plus loin : ils ont donné l'élan. ■

COMMENT
PEUT-ON ÊTRE
TOLÉRANT ?
de Claude Habib,
Desclée de Brouwer,
280 p., 17,90 €.

Au pied de la lettre

Que la nouvelle assez convenue d'un écrivain, sauvée de l'oubli par la seule étude que Freud lui avait consacrée en 1907, soit devenue l'une des plus étudiées a de quoi étonner. C'est que *Gradiva, fantaisie pompéienne* (1903) de Wilhelm Jensen (1837-1911), récit des amours d'un jeune archéologue allemand avec la statue d'une jeune femme « saisie en train de marcher », est précisément à prendre « au pied de la lettre » (ainsi que l'écrivait autrefois l'un de ses meilleurs commentateurs, Jean Bellemin-Noël). C'est aujourd'hui l'historien Christian Jouhaud qui décèle dans ce court récit de nouveaux éclats de sens au gré d'une sinieuse réinterprétation de Freud autant que de Jensen. L'inventeur de la psychanalyse avait pour clé de lecture sa théorie du fétichisme ; Jouhaud explore quant à lui les amours d'enfance retrouvées du héros, Norbert Hanold, et de sa Gradiva, derrière lesquelles il décèle des jeux moins innocents qu'il n'y paraît, puis derrière encore... d'autres textes, selon un mouvement

continu, comme celui de l'interprétation. ■ JEAN-LOUIS JEANNELLE
► *Une femme a passé. Méditation sur la Gradiva*, de Christian Jouhaud, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 136 p., 16 €.

Scénariste philosophe

L'essayiste et philosophe allemand Siegfried Kracauer (1889-1966) s'installe durablement dans le paysage intellectuel français. Les éditions Klincksieck viennent ainsi de rééditer le livre qui le fit connaître en France, *De Caligari à Hitler. Une histoire psychologique du cinéma allemand* (350 p., 35 €). Si l'essentiel de l'œuvre est désormais disponible, la découverte de textes moins connus de ce penseur aux activités protéiformes laisse voir des facettes inattendues. En exhumant trois projets cinématographiques inaboutis datant des années 1930 (dont un film sur Jacques Offenbach, auquel Kracauer avait consacré une biographie, rééditée chez Klincksieck en 2018), Nia Perivolaropoulou montre que ce théoricien du ci-

néma envisagea de joindre la pratique à la réflexion. ■ NICOLAS WEILL
► *L'Atelier cinématographique de Siegfried Kracauer*, de Nia Perivolaropoulou, De l'incidence éditeur, 160 p., 19 €.

L'homme chimpanzé

Certains chercheurs se demandent si les hommes ne seront pas, à l'égard de l'intelligence artificielle, les « chimpanzés du futur ». Pascal Picq, qui connaît bien l'ensemble des protagonistes, préfère poser la question qu'impose, selon lui, une approche évolutionniste de l'intelligence : ne vaut-il pas mieux abolir les hiérarchisations traditionnelles, et imaginer une « coévolution intelligente avec les autres intelligences » ? Les avancées de la robotique sont désormais dues aux approches « bio-inspirées », où l'esprit humain cesse d'être le modèle ultime. Pour le paléontologue, l'humanité, sauf à sortir du jeu, doit comprendre que ce décentrement seul la conduira, portée par la dynamique de l'évolution, vers un avenir désirable. ■ FL. GO

► *L'Intelligence artificielle et les chimpanzés du futur. Pour une anthropologie des intelligences*. Pour une anthropologie des intelligences, de Pascal Picq, Odile Jacob, 320 p., 22,90 €.

Dans la communauté des endeuillés

Myriam Watthee-Delmotte explore, dans « Dépasser la mort », les formes littéraires de la consolation

JEAN-LOUIS JEANNELLE

Peu après la mort du petit Bébert qu'il n'a pu soigner, Bardamu, le héros du *Voyage au bout de la nuit* de Céline, achète sur les quais un exemplaire des *Essais*. Il tombe par hasard sur une page où Montaigne s'emploie à consoler son épouse après la perte d'un fils, qu'il résume en ces termes : « T'en fais pas va, ma chère femme ! [...] Tout s'arrange dans la vie... Et puis d'ailleurs, j'ai justement retrouvé hier [...] une certaine lettre que Plutarque envoyait lui aussi à sa femme dans des circonstances tout à fait pareilles aux nôtres... [...] C'est une belle lettre ! [...] Tu m'en diras des nouvelles pour ce qui est de guérir ton chagrin !... »

Faut-il voir dans ces sages encouragements de simples exercices de style ? « On se trompe peut-être toujours quand

il s'agit de juger le cœur des autres », admet Bardamu. « Peut-être qu'ils avaient vraiment du chagrin ? Du chagrin de l'époque ? » Il est vrai que les formules d'un Malherbe dans sa *Consolation à Du Périer* (1607) – « Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses... » – ne nous parlent plus guère. Mais, au-delà de cette longue tradition rhétorique de la consolation, L'Adieu d'Apollinaire nous touche encore : « Odeur du temps brin de bruyère / Et souviens-toi que je t'attends. »

Il y a bien là un lieu commun, ainsi que le souligne Myriam Watthee-Delmotte dans *Dépasser la mort*, bel essai entrepris juste après le suicide d'un ami : autrement dit, un moyen de rendre partageable, et à ce titre vivable, une même douleur. La littérature y combat cette sombre mutité à laquelle nous confine le deuil en nous réinscrivant, par une parole qui cesse dès lors d'être pure rhétorique, dans la communauté des endeuillés.

Toutefois, comme l'amour, le deuil est une émotion réclamant un certain tact. Aussi Myriam Watthee-Delmotte choisit-elle de ne pas appuyer et explore sous

forme de courts chapitres les grandes figures du discours de la perte, depuis le choc que provoque le spectacle d'un cadavre ou les paroles funèbres prononcées au pied d'une tombe jusqu'à la mort choisie pour soi-même, en passant par toutes les formes de deuil collectif et de commémoration.

Clic sur des bulles

Certaines sont populaires mais tout aussi poignantes, telle la chanson de Barbara sur le rendez-vous manqué avec son père mourant (*Nantes*). D'autres se révèlent plus perturbantes, comme ces *Paroles gelées* où l'artiste Françoise Chamefort, s'inspirant d'un épisode du *Quart Livre* de Rabelais, fait entendre à l'internaute qui clique sur des bulles de couleur des bruits d'explosion ou des cris de panique, recueillis lors de guerres et d'attentats, dont les lieux et les dates s'inscrivent à l'écran. La littérature participe d'un rituel par lequel les disparus nous délivrent une dernière leçon. De sa mère, le poète François Emmanuel a ainsi appris qu'il n'avait « pas pris le

temps de contempler le temps » : « J'étais comme tant d'autres dans le trébuchement de vivre » (*Portement de ma mère*, Stock, 2001).

Si l'analyse ne s'appesantit pas – on peut le regretter, tant certains des textes choisis suscitent l'envie de prolonger l'expérience –, les œuvres forment peu à peu un réseau. Les plus intimes d'entre elles nous donnent le sentiment d'être indiscrets. Henri Michaux avait aussitôt interrompu la diffusion de *Nous deux encore*, sur la mort accidentelle, par le feu, de sa femme, Marie-Louise, en 1948, qu'il comptait pourtant publier sous un nom d'emprunt ; plus tard, Paul Celan, à qui Michaux en avait autorisé la traduction en allemand, renonça à son tour, au dernier moment, à publier ces vers déchirants : « Lou, le destin d'être ensemble / à jamais / Dans quoi tu avais tellement foi / Eh bien ? » ■

DÉPASSER LA MORT.
L'AGIR DE LA LITTÉRATURE,
de Myriam Watthee-Delmotte,
Actes Sud, 272 p., 21 €.